

La croix dans le jardin

Lecture : **Jean 19, 41 - 20,17 (TOB)**

Bienvenue au jardin... de votre vie, chers amis ! Notre vie, avons-nous appris ce vendredi au moyen du livre de la Genèse, se joue dans un jardin, planté par Dieu pour l'humanité. Ce jardin des éternels commencements est la terre que nous habitons : le jardin, c'est le monde entier. Et ce jardin est surtout défini par son centre, un arbre, ou plutôt deux arbres : « Dieu mit au centre du jardin l'arbre de la vie, et l'arbre qui donne la connaissance de ce qui est bon et de ce qui est mauvais », dit la Genèse.

En écoutant le récit du matin de Pâques selon l'évangile de Jean, nous revoilà dans le jardin. C'est dans ce lieu symbolique que la crucifixion et la résurrection du Christ sont inscrites. Dans ce jardin, la croix du Christ est identifiée à l'arbre de vie. La croix du Christ est faite de la même matière que l'arbre de vie : le bois du jardin.

Le mouvement du Vendredi saint au matin de Pâques nous apprend essentiellement comment vivre avec les Écritures. Au lieu d'utiliser la Bible comme un livre de dogmes, de préceptes, d'histoires anciennes ou de recettes moralisatrices toutes faites, ce mouvement désigne la valeur concrète et inaliénable des Écritures : elles créent un jardin autour de nous, une histoire qui concerne la totalité du monde, au sein de laquelle des hommes et des femmes se sont donné pour tâche d'interpréter leurs expériences avec Dieu, nous livrant leurs témoignages afin que nous puissions nous inscrire à notre tour dans une démarche d'interprétation de la vie. Le sens de la Bible est de créer et d'entretenir un jardin pour lire ma vie, pour lire la vie.

C'est cette expérience que nous appelons l'incarnation. Le Dieu chrétien ne se rencontre nulle part ailleurs qu'au cœur même de cette structure subjective et langagière de l'humain, dont le texte biblique relève pleinement. Le questionnement pathétique des modernes si Jésus est vraiment mort à Golgotha et s'il est vraiment ressuscité laissant le tombeau vide est un leurre grossier, il est littéralement désincarné : si je ne vis pas dans le jardin de la Bible, savoir si Jésus est mort et ressuscité n'a strictement aucun sens. Chercher des « preuves » de la mort et de la résurrection du Christ ailleurs que dans la lecture de vie que la Bible nous apprend est non seulement une perte de temps, mais surtout un piège qui vise à réduire la réalité à la seule dimension prosaïque. Or le jardin de la foi relève de la poésie de Dieu : il nous dit toujours plus que je peux comprendre ; sa Parole ne peut être mesurée et calculée, comme si son jardin pouvait être acheté au prix de quelques opérations mentales.

L'évangile de Jean en particulier ne cesse de répéter que « voir des miracles » n'a pas de valeur si la vue ne rencontre pas le regard de la foi. Ce qu'on voit seulement n'est qu'un spectacle auquel on peut rester parfaitement étranger parce qu'il reste tout à fait extérieur. Mais lorsque l'humain accède au sens profond de ce que Jésus a fait et dit, alors il est interpellé jusqu'au fond de lui-même et répond par la foi. Seule la foi de Dieu dévoile la vérité qui se cache dans les apparences.

C'est en lisant ma vie sous les arbres du jardin que le bois de la croix et le tombeau vide du jardin deviennent une réalité pour moi, pour nous. Car l'image du jardin n'est pas pour dire qu'en tant que chrétiens, notre vie n'est qu'un chemin de fleurs. D'après l'évangile de Jean, Jésus est bien crucifié dans le jardin ! Le tombeau devant lequel Marie de Magdala pleure est dans le jardin. Ce jardin de vie est aussi un endroit de souffrance profonde, de violence sourde, qui coexistent avec les fleurs et les arbres bourgeonnants.

Et Marie de Magdala est bien la figure de notre vie, celle qui m'aide à me souvenir de ma vie à venir. Elle n'est pas dessinée comme une héroïne de la foi, qui survole sa vie : elle est bien embrouillée et troublée de ce qu'elle ne comprend pas. Quand Jésus lui-même apparaît à Marie, elle ne le reconnaît pas : la vue ne livre qu'une apparence souvent trompeuse. Le regard mesurant ne révèle pas l'être véritable du Christ ressuscité.

C'est seulement quand Jésus appelle Marie par son nom et elle le reconnaît pleinement, non seulement dans son identité, mais dans la relation qu'elle choisit d'avoir avec lui. « Rabbouni », répond-elle, ce qui en hébreu signifie exactement : mon maître.

Vient alors la déclaration capitale. « Ne me retiens pas ! » dit Jésus dans le jardin des origines. Ces mots du sont susceptibles de traductions différentes : « Ne me touche pas », ou selon la formule latine consacrée « Noli me tangere ». Or c'est bien un même type de signification : les relations « naturelles » au Christ ne sont plus adéquates, conditionnées qu'elles sont par les cinq sens de l'homme. Des relations nouvelles sont appelées à s'instaurer qui annoncent une communion que le Saint-Esprit, la Parole partagée, permettra.

Il ne faut pas comprendre cette interdiction de Jésus comme une mise en garde de caractère sacré contre un contact matériel impur. La preuve en est que Jésus lui-même demandera quelques versets plus loin à Thomas de toucher ses plaies pour s'assurer que le ressuscité est bien celui qui a été crucifié.

Au contraire, cette parole ressuscitante « Ne me retiens pas ! » répond à la solitude éprouvante de Marie, qui représente celle de chacune et chacun de nous. Marie croit avoir perdu son origine, cette relation qui a fondé sa vie ; le Christ lui dit : cette relation est encore à venir.

La vie chrétienne ne consiste pas à se cramponner à des acquis spirituels, ou des connaissances théologiques, mais elle permet le toucher d'une présence à venir, de vivre un départ. Si le Christ s'était donné comme une chose, il serait alors un bien appropriable, une simple valeur sacrée. Or le Christ ressuscité se donne en écartant la prise de possession, il invite à chercher plus loin ou ailleurs, à aller au-delà du jardin pour envisager la vie à nouveau.

Cette scène de résurrection me parle de mon origine à venir : la création du monde est en cours, l'origine de mon histoire n'est pas cachée dans un passé inquiétant ou nostalgiquement rassurant, mais l'origine de ma vie est encore à venir.

« Qui cherches-tu ? » La question de Jésus renoue avec sa toute première parole dans l'évangile de Jean : « Que cherchez-vous ? » Désormais, notre quête ne porte plus sur une localisation, une manière de nous incruster dans une idéologie dite chrétienne. Le Christ ressuscité ne se rencontre que par l'expérience d'un avenir donné, que l'on ne saurait détenir, posséder ou retenir ; un avenir soustrait à toute incertitude et toute peur.

La vie en résurrection que l'Évangile nous annonce se joue dans l'acceptation de laisser le Christ aller devant. Si la peur de l'avenir s'accompagne toujours du désir de soumettre la vie à nos propres lois, c'est que croire que « l'avenir est entre nos mains » contribue qu'à enchaîner un peu plus les personnes à leur servitude au lieu de les en affranchir. Il n'y a de véritable liberté, pour un chrétien, que dans le geste de Marie qui se dépossède de l'origine et de la fin de sa vie pour les confier au Père.

Par cette confiance pascalle, je reçois la capacité insoupçonnée de vivre sans plus chercher à me prouver moi-même ni « coller à mon destin ». La tombe du jardin de ma vie est ouverte ; voici la lumière d'un jour éternellement nouveau.

Amen !